



**HAL**  
open science

**De l'éthique du héros à l'esthétique de la violence:  
l'élitisme ortéguien et sa relecture phalangiste au début  
des années trente**

Eve Giustiniani

► **To cite this version:**

Eve Giustiniani. De l'éthique du héros à l'esthétique de la violence: l'élitisme ortéguien et sa relecture phalangiste au début des années trente. Ortega y Gasset. L'art de dire, entre politique et avant-gardes, May 2006, Le Mans, France. hal-01741567

**HAL Id: hal-01741567**

**<https://hal.science/hal-01741567v1>**

Submitted on 23 Mar 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

DE L'ETHIQUE DU HEROS A L'ESTHETIQUE DE LA VIOLENCE :  
L'ELITISME ORTEGUIEN ET SA RELECTURE PHALANGISTE AU DEBUT DES  
ANNEES TRENTE

Eve GIUSTINIANI  
Casa de Velázquez – CNRS – UMR Telemme

COLLOQUE INTERNATIONAL  
*ORTEGA Y GASSET. L'ART DE DIRE, ENTRE POLITIQUE ET AVANT-GARDES*  
Le Mans, 17-18 mai 2006

 

« ORTEGA Y GASSET : l'art de dire, entre politique  
et avant-gardes »



Auteur : Jérémie Leroux

Colloque international organisé par Ricardo TEJADA

17 mai -salle Rabelais amphi. Véron de Forbonnais  
18 mai -Amphi. Mersenne

---

UFR LLSH - Service Recherche - avenue Olivier Messiaen - 72085 Le Mans cedex 9

La question de la relecture de la pensée ortéguien par les intellectuels phalangistes — délicate, parce qu'elle sous-tend la question gênante des ambiguïtés politiques d'Ortega à la veille de la Guerre civile<sup>1</sup> — peut nous éclairer sur le basculement vers la politique qui s'opère dans les avant-gardes culturelles espagnoles au seuil des années trente, ces “années tournantes” pour tous les jeunes intellectuels européens<sup>2</sup>.

Comme les précédentes, la génération qui s'éveille alors à la politique prétend surmonter les écueils rencontrés par ses prédécesseurs. Elle se caractérise cependant par un style nouveau, plus direct et dépouillé, et une intense activité, mêlant culture et politique. Comme le remarque Gonzalo Pasamar, “le fascisme espagnol a hérité de ses homologues européens l'intérêt esthétique pour la politique ou, ce qui est identique, une volonté politique d'instrumentaliser la culture conservatrice, et tout particulièrement les phénomènes esthétiques”<sup>3</sup>. À la façon des fascistes italiens, qui confondent art et politique en assimilant modernité fasciste et futurisme esthétique, la jeune droite espagnole multiplie les moyens d'action et les tribunes d'expression, publie revues militantes, tracts et manifestes, et fonde des groupuscules dont les idéologues et promoteurs se réunissent, se lient d'amitié, se critiquent puis se séparent, au nom d'affinités électives ou de divergences théoriques.

La seule année 1931 voit ainsi la création de *La Conquista del Estado*, parti et revue éponyme animés par Ramiro Ledesma Ramos, des *Juntas Castellanas de Actuación Hispánica*, fondées par Onésimo Redondo, et enfin des JONS (*Juntas de Ofensiva Nacional Sindicalista*), qui unissent les groupes de Redondo et Ledesma, lesquels se lient alors d'une amitié profonde. Plus tard, les JONS fusionnent avec la *Falange Española*, créée par José Antonio Primo de Rivera en 1933. Les tribunes journalistiques de ces petits groupes, souvent réduites à quelques feuillets autoédités, éphémères et aux moyens financiers réduits, sont les sources principalement utilisées ici<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> La question de la réception de la pensée ortéguien par les intellectuels phalangistes a été partiellement posée du point de vue de l'histoire politique, notamment par Antonio Elorza (*La razón y la sombra. Una lectura política de Ortega y Gasset*, Barcelone, Anagrama, 2002, 252 p.); Gonzalo Pasamar Alzuria (*Historia e ideología en la posguerra española: la ruptura de la tradición liberal*, Saragosse, Universidad, 1991, 382 p); et Ricardo Tejada (“Lo nacional y lo liberal en el pensamiento político de Ortega y Gasset”, *Cuadernos de Alzate*, n°20, 1999, p.13-50).

<sup>2</sup> L'expression est de Daniel-Rops, cité par Jean Louis Loubet del Bayle dans *Les non-conformistes des années 30. Une tentative de renouvellement de la pensée politique française*, Paris, Seuil, 2001, p. 13.

<sup>3</sup> Gonzalo Pasamar Alzuria, *op.cit.*, p. 91.

<sup>4</sup> Ces tribunes sont *La Conquista del Estado*, de Ramiro Ledesma (publié de mars à octobre 1931); *Libertad*, d'Onésimo Redondo (1931-1935); *FE*, organe de presse de la Phalange, publié de décembre 1933 à juillet 1934; ou encore *El Fascio-Haz Hispano*, revue fondée en 1933 sur l'initiative de Ernesto Giménez Caballero, et qui ne connait qu'une seule livraison,

Ces jeunes gens appartiennent à une même génération intellectuelle, tant par leur âge que par leur formation. Les fondateurs de la Phalange, Primo de Rivera, Redondo et Ledesma Ramos, sont nés entre 1903 et 1906, et morts en 1936. Tous trois sont héritiers des questionnements identitaires et politiques qui caractérisent le premier tiers du XXe siècle, de la “génération de 98” à celle de 1914. Et sont aussi des disciples, directs ou indirects, de José Ortega y Gasset.

On ne peut malheureusement pas aborder ici tous les aspects de l'héritage ortéguien, considérable, dans la doctrine phalangiste. Ramiro Ledesma Ramos ne laisse pas de doute à ce sujet lorsqu'il explique que la racine intellectuelle de la doctrine des *JONS* réside “dans l'œuvre du maître José Ortega y Gasset, où on la trouvera presque intégralement”<sup>5</sup>. Cette influence s'est essentiellement exercée par le biais de *España invertebrada* (1921), véritable “livre-mythe” du nationalisme espagnol selon Ismael Saz<sup>6</sup>. Plusieurs éléments du projet républicain d'Ortega seront ensuite récupérés par les phalangistes : non seulement ce nationalisme castillano-centriste, mais aussi la double condamnation de la démocratie libérale et des idéologies de gauche, la recherche d'une “troisième voie” à travers l'affirmation du sens communautaire de l'économie, ou la vision d'un “grand parti national” surmontant les divisions de classe et d'opinion. Antonio Elorza note que la lecture réactionnaire de la pensée d'Ortega découle de l'indétermination de ses propres propositions politiques, et de la virulence de sa campagne de “rectification” de la République.

Mais là où Ortega s'en tient à tirer la sonnette d'alarme face à la radicalisation du régime, et choisit, dès la fin 1932, de se retirer de l'action politique, les jeunes militants phalangistes optent au contraire pour l'intervention directe ; ils en appellent aux armes pour la “conquête de l'État”. Et condamnent Ortega, car il n'a pas su “aller jusqu'au bout” de ses idées. Cette prise de position des disciples vis-à-vis du maître, et leurs réponses respectives à la question de l'engagement de l'intellectuel, illustrent l'attitude contrastée de ces deux générations face à la radicalisation de la Seconde République.

aussitôt confisquée et interdite par les autorités. De ces publications provient la plupart des ouvrages édités (voire auto-édités) par les phalangistes, compilations d'articles systématisés sous forme de doctrine, comme le *Discurso a las Juventudes de España* et *¿Fascismo en España ?* (1935) de Ramiro Ledesma, ou *El Estado Nacional* d'Onésimo Redondo (1938).

<sup>5</sup> Ramiro Ledesma Ramos (dorénavant RLR), “Carta a *El Heraldo de Madrid*”, 1931, citée par Tomás Borrás, *Ramiro Ledesma Ramos*, Madrid, Editora Nacional, 1971, p. 128-129.

<sup>6</sup> Ismael Saz Campos, *Los nacionalismos franquistas*, Madrid, Marcial Pons, 2003, p. 88.

Pour qui connaît Ortega, son influence sur les jeunes phalangistes saute aux yeux dès la première lecture. Le maître est présent presque à chaque ligne, avant tout dans un certain “art de dire” : dans le choix des mots et des métaphores, dans la teneur des concepts philosophiques, dans le développement des interprétations historiques<sup>7</sup>, et même dans les investives lancées à l'encontre de la “vieille politique”.

Primo de Rivera (1903-1936) est sans doute le plus grand débiteur d'Ortega, comme il le confesse dans son article devenu célèbre d’“hommage et de reproche” à son maître<sup>8</sup>. Lecteur fervent de *España invertebrada* —qui comme l'on sait a inspiré sa propre définition de la nation comme “unité de destin dans l'universalité”<sup>9</sup>—, il en impose la lecture aux membres de la Phalange et du *Sindicato Español Universitario*, en 1936, pour les cours de formation qu'il organise depuis la *Cárcel Modelo* de Madrid, où il est détenu avant d'être fusillé. Hormis José Antonio, c'est Ledesma Ramos (1905-1936) qui a reconnu le plus honnêtement son héritage intellectuel ortéguien. Il est le disciple direct du penseur, puisqu'il a suivi ses cours universitaires durant sa formation en philosophie et lettres ; il confesse son admiration pour Ortega “comme professeur —et même comme créateur— de philosophie”<sup>10</sup>. Très jeune, il collabore à *La Gaceta Literaria*, et à la *Revista de Occidente* que dirige Ortega. Comme lui, il cultive les références allemandes, et approfondit notamment l'étude de Heidegger. Cette germanophilie est aussi partagée par Onésimo Redondo (1905-1936), qui a, à l'instar d'Ortega, terminé ses études de droit en Allemagne. Redondo se rapproche aussi du maître par sa formation intellectuelle, nourrie des auteurs de la génération de 98, de Machado, Menéndez Pelayo ou Ramiro de Maezru.

L'influence d'Ortega sur les phalangistes commence par ce magistère intellectuel, qui a profondément marqué leur formation; et se manifeste, textuellement, par une forte influence lexicale, stylistique et rhétorique. Les allusions des phalangistes, directes ou implicites, au langage ou à la pensée du maître, sont pour eux autant d'occasions de revendiquer leur dette

<sup>7</sup> Au plan philosophique, l'historicisme ortéguien, d'inspiration essentiellement allemande, imprègne fortement le phalangisme. On y trouve la même vision cyclique de l'histoire, l'anti-décadentisme, la conviction que la “modernité” philosophique est parvenue à son terme et qu'il faut abandonner les schémas périmés de la “vieille politique” pour inventer des formules de coexistence politique en adéquation avec les temps présents.

<sup>8</sup> José Antonio Primo de Rivera (JAPR), “Homenaje y reproche a Don José Ortega y Gasset”, *Haz*, n°12, 5. XII. 1935. Miguel Ortega, le fils du philosophe, parle de José Antonio comme d'un “grand lecteur” d'Ortega et “plus encore, un jeune intellectuel d'inspiration ortéguienne”. *Ortega y Gasset, mi padre*, Planeta, Barcelone, 1983, p. 124-125.

<sup>9</sup> On retrouve dans la définition de José Antonio le même sens projectif et missionnaire qui est donné à l'idée de nation chez Ortega, où, remarque Xacobe Bastida, l'idée de destin historique collectif est en quelque sorte le substitut de l'idée de Providence qui opère dans la théologie (“La búsqueda del gral. La teoría de la nación en José Ortega y Gasset”, *Revista de Estudios Políticos* n°96, 1997, p. 53). C'est sur cet aspect que se concentre Moisés Simancas Tejedor dans son article sur “La recepción de José Ortega y Gasset en el pensamiento de José Antonio Primo de Rivera”, dans Gonzalo Capellán de Miguel et Xavier Agenjo Bullón (éds.), *Hacia un nuevo inventario de la ciencia española, IV Jornadas de Hispanismo Filosófico*, Asociación de Hispanismo Filosófico / Sociedad Menéndez Pelayo, Santander, 2000, p. 335-355.

<sup>10</sup> RLR, “Los intelectuales y la política”, *La Conquista del Estado*, n°5, 11. IV. 1931.

philosophique, de s'inscrire dans une lignée intellectuelle, et de revendiquer rigueur et esprit critique.

José Antonio multiplie ainsi les clin d'œil au langage d'Ortega, comme dans ce discours au Cortes du 3 juillet 1934, où il qualifie les membres de la *Agrupación al Servicio de la República* (parti qu'Ortega fonde fin 1930 avec Maraón et Pérez de Ayala) de “républicains *in partibus infidelium*”. Cette allusion à la célèbre auto-définition d'Ortega comme “philosophe *in partibus infidelium*”<sup>11</sup> fut tellement claire qu'elle suscita les rires de l'Assemblée<sup>12</sup>. Le langage de José Antonio emprunte volontiers à celui du maître le riche fonds sémantique des termes philosophiques et des dialectiques notionnelles, les manières lexicales de la métaphore filée et de l'adjectivation emphatique, les procédés syntaxiques des rythmes binaire et ternaire, voire des grandes périodes.

On repère aussi dans la pensée de Ledesma d'évidentes “dettes de vocabulaire et de propension rhétorique”<sup>13</sup> envers Ortega, même si son écriture est davantage concise et incisive, beaucoup moins lyrique que celle de José Antonio. On peut apprécier leur différence de style en comparant leurs jugements respectifs sur la rhétorique du Manifeste de l'ASR. Ledesma le juge écrit dans une “prose parfaite”, bien que fondée “sur de la rhétorique et des rêveries lyriques” : il classe donc ce manifeste dans la catégorie des “levées inactuelles et romantiques”<sup>14</sup>. José Antonio estime au contraire que le succès du parti est dû au langage neuf et mobilisateur de son manifeste, “rédigé dans la meilleure prose de ces maîtres de la prose, [et qui] parlait d'avancer à pleine vapeur vers de nouveaux caps, de nous unir collectivement dans une entreprise nouvelle, transparente et attrayante”<sup>15</sup>. Fréquentes sont ses allusions à l'enthousiasme des fondateurs de l'ASR, décrit à l'aide de métaphores vitalistes au ton très ortéguien<sup>16</sup>.

Onésimo Redondo partage l'appréciation élogieuse de José Antonio sur le style et la prégnance du philosophe madrilène. Il classe le philosophe parmi “les rares talents individuels qui ont servi de près la République”, et n'hésite pas à saluer la “hauteur” de son langage. Son discours de *Rectification de la République*, par exemple, fut sans égal “par sa beauté extérieure,

<sup>11</sup> José Ortega y Gasset (JOG), *Meditaciones del Quijote*, 1914, *Obras Completas* vol. I, Revista de Occidente / Alianza Editorial, Madrid, 1983, p. 311 (édition dorénavant citée en chiffres romains pour le volume, en chiffres arabes pour la page).

<sup>12</sup> JAPR, “Romanticismo, Revolución, Violencia”, discours aux Cortes, 3. VII. 1934.

<sup>13</sup> Antonio Elorza, *La razón y la sombra*, *op.cit.*, p. 224.

<sup>14</sup> RLR, *La conquista del Estado*, n°1, 14. III. 1931.

<sup>15</sup> JAPR, “Juicio sobre la dictadura y la necesidad de la revolución nacional”, discours aux Cortes, 6. VI. 1934.

<sup>16</sup> On trouve d'autres allusions de José Antonio à l'ASR dans “Lo jurídico. El destino de la República”, *La Nación*, 12. VI. 1931; “Juicio sobre la dictadura y la necesidad de la revolución nacional”, discours aux Cortes, 6. VI. 1934; “Acerca de la revolución”, *Haz*, n°9, 12. X. 1935; ou “Juventudes a la intemperie”, *Arriba*, 7. XI. 1935.

par la supérieure attraction littéraire qui l'élevait, et plus encore, sans doute, par l'ingéniosité de sa critique du gouvernement républicain<sup>17</sup>. Critique que Redondo reprend à son compte, utilisant des termes ortéguiens pour condamner le système parlementaire, qu'il taxe de "chose imposée, acquise par la fraude et la contrainte, par des bandes voraces de *sangliers, de ténors et de roubards*"<sup>18</sup>. La phrase renvoie directement au discours d'Ortega, où il affirmait qu'il y avait "trois choses [qu'il] ne venait pas y faire : *ni le clown, ni le ténor, ni le sanglier*"<sup>19</sup>. Renvoyant au retentissant "coup de boutoir"<sup>20</sup> du philosophe, Redondo s'exclame : "tous, nous disons avec Ortega y Gasset, *homme peu susceptible de partialité* : ce n'est pas ça, ce n'est pas ça !" <sup>21</sup>. L'auteur reprend là encore un énoncé ortéguien, auquel il ajoute une note dépréciative en transformant le "esto" d'origine en un plus familier "eso". Le langage de Redondo est, comme celui de Ledesma, davantage franc et direct que celui du maître : "Ennemis des euphémismes et des phrases pompeuses —explique-t-il—, nous aimons la vérité franche et durement déclarée"<sup>22</sup>. Ses phrases sont courtes, acérées ; elles aspirent à la concision du slogan, et utilisent souvent le "nosotros" fédérateur et le "vosotros" galvanisant, caractéristiques de la harangue politique.

La filiation intellectuelle entre Ortega et les phalangistes peut être mesurée à l'aune de cette dette stylistique, revendiquée via des allusions ou des emprunts aux formules imagées qui ont fait la célébrité d'Ortega. Cependant les phalangistes souhaitent se distinguer de sa rhétorique, qu'ils jugent par trop lyrique et ampoulée; aussi retravailleront-ils les concepts, en les adaptant au style de leur génération. On trouve chez eux davantage de marques d'oralité, de termes empruntés au langage familier, de formules-choc, de vocatifs, destinés à interpellier et marquer le destinataire. Leur style, faisant écho aux avant-gardes littéraires, est plus dépouillé et direct que celui d'Ortega, même si la parenté entre le maître et ses disciples ne passe pas inaperçue de leurs contemporains —en particulier dans le cas de José Antonio. Ainsi, le "jonsiste" Juan Aparicio, lorsqu'on lui demanda s'il comptait assister au prochain

<sup>17</sup> Onésimo Redondo (OR), "Derecha, centro, izquierda", *Libertad*, n°29, 28. XII. 1931.

<sup>18</sup> OR, "La república contra la nación", *Libertad*, n°27, 14. XII. 1931; c'est nous qui soulignons.

<sup>19</sup> JOG, "En el debate político", discours aux Cortes, 30. VI. 1931, XI, 350; c'est nous qui soulignons. Dans un autre article de 1931, c'est encore avec ces termes que Redondo condamne "les maîtres verbalistes, les *ténors* de renom et les *sangliers* qui se répartissent l'Espagne". Le titre de l'article d'où est extraite renvoie lui aussi à la critique ortéguienne de la "vieja política" : "Vieja crisis y viejo gobierno", *Libertad*, n°28, 21. XII. 1931.

<sup>20</sup> C'est le titre d'un des fameux articles de "rectification de la république" d'Ortega : "Un aldabonazo", 1931, XI, 385-387, et d'où provient son non moins fameux cri de mécontentement : "¡no es esto, no es esto!".

<sup>21</sup> OR, "La mentira como arma política", *Libertad*, n°20, 26. X. 1931; c'est nous qui soulignons. Voir aussi "Una carta perdida", *Libertad*, n°14, 14. IX. 1931.

<sup>22</sup> OR, *Libertad*, n°1, 13. VI. 1931.

meeting du chef de la Phalange, aurait répondu : "Cela ne m'intéresse pas d'écouter cet Ortega en bras de chemise" <sup>23</sup>.

Les jeunes phalangistes, même s'ils reconnaissent la pertinence de son esprit critique et la portée de sa philosophie, vont rapidement faire de leur maître à penser un représentant de la "vieille politique", incapable de percevoir les mouvements politiques du temps présent, de comprendre les aspirations de la jeunesse, et d'assumer les conséquences pratiques de sa philosophie. C'est le sens du célèbre article de José Antonio, qui regrette qu'Ortega se soit laissé aller au désenchantement et n'ait pas assumé son rôle "prophétique et de commandement".

Pour comprendre le reproche teinté d'hommage de José Antonio, il faut saisir la conception, centrale mais ambiguë, qu'a Ortega du rôle de l'intellectuel en politique. Sa propre trajectoire publique est, à ce titre, marquée par le paradoxe de la récidive. Bien qu'il définisse la politique comme une "activité spirituelle secondaire"<sup>24</sup>, et multiplie les dénis de sa légitimité et de son aptitude à l'intervention politique, le philosophe intervient par deux fois dans la vie politique espagnole, en 1913-1914 puis en 1930-1932. Cet engagement se voit par suite théorisé comme une nécessité nationale, une mission historique qui incombe à tous les intellectuels espagnols. Après une décennie de silence politique, qui fait suite à la crise de 1917 et coïncide avec la Dictature de Primo de Rivera, Ortega se voit par exemple obligé de justifier son engagement au service de la République :

"Lorsqu'advient des temps de crise profonde, où toute normalité s'avère caduque et rompue, où vont se décider les nouveaux destins nationaux, il est obligatoire que chacun se dégage de sa profession et se mette sans réserve au service de la nécessité publique"<sup>25</sup>.

Cette définition de l'intellectuel se retrouve, avec la même ambiguïté, chez les phalangistes. D'une part, ils jugent que l'intellectuel est mal armé pour faire face aux urgences de la vie politique, comme Ramiro Ledesma Ramos qui affirme que "la politique n'est pas une activité propre aux intellectuels, mais aux hommes d'action"<sup>26</sup>. Et là où Ortega écrit, en

<sup>23</sup> Anecdote rapportée par Eugenio Vegas Latapie, cité par José María García de Tuñón, dans "Ortega en el pensamiento de José Antonio y Ledesma", *Alta Mayor*, n°85, 2003, p. 511-514.

<sup>24</sup> JOG, "Verdad y perspectiva", *El Espectador I*, II, 16. L'élite doit travailler à son "exemplarité" et se recueillir en elle-même pour accomplir sans encombre sa mission intellectuelle. Dans le même sens, voir "No ser hombre ejemplar", 1924, II, 355-359; "Extracto polémico. I. Intelectualidad y política", 1925, XI, 58-65; "Cosmopolitismo", 1924, IV, 485-491; "Reforma de la inteligencia", 1926, IV, 493-500; ou *Mirabeau o el político*, 1927, notamment III, 615 et III, 620.

<sup>25</sup> JOG, "Manifiesto de la Agrupación al Servicio de la República", 1931, XI, 125-130; p. 125. Ce dilemme de l'engagement a été mis en relief par Paul Aubert, *Les intellectuels espagnols et la politique dans le premier tiers du XXe siècle*, thèse de doctorat d'État, Bordeaux, 1996 ; et Béatrice Fonck, *L'intellectuel et la politique d'après les articles de José Ortega y Gasset dans ses articles de presse hispanique (1914-1931)*, thèse de doctorat d'État, Université de Paris X, 1994.

<sup>26</sup> RLR, "Los intelectuales y la política", art. cité.

1922, que “l’intellectuel ne peut être utile que comme intellectuel, c’est-à-dire, lorsqu’il cherche sans préméditation la vérité, lorsqu’il fait face aux arêtes de la beauté”<sup>27</sup>, José Antonio déclare, dans des termes étonnamment similaires :

“Les valeurs que les intellectuels s’acharnent à chercher sont de nature intemporelle : la vérité et la beauté ne dépendent absolument pas des circonstances. [...] La politique, au contraire, est avant tout temporelle”<sup>28</sup>.

L’intellectuel peut néanmoins ressentir l’appel de l’action, dans ces moments que José Antonio décrit, faisant encore écho à Ortega, comme des “conjonctures de commotion du monde ou de la Patrie”<sup>29</sup>. Il y a un même dilemme intime de l’intellectuel engagé, tiraillé entre vocation spirituelle et mission patriotique, chez le maître et chez les disciples. Le sens du devoir, la nécessité d’accomplir cette mission nationale, doivent être assumés avec abnégation, malgré le renoncement à la vie intellectuelle qu’ils supposent<sup>30</sup>.

La conception qu’a Ortega du rôle de l’intellectuel est donc ambiguë, car elle oscille constamment entre apolitisme et engagement. Les intellectuels espagnols sont contraints à l’activité politique, non par goût, mais parce qu’ils sont les seuls à pouvoir pallier l’inexistence d’une classe politique adéquatement formée et d’une technocratie efficace<sup>31</sup>. C’est parce qu’il a dû composer avec sa “circonstance” qu’Ortega glisse subrepticement, dans sa conception de l’intellectuel, de l’éthique à la politique.

La définition ortéguienne de l’intellectuel est à rapprocher de sa conception spécifique de l’élitisme. En effet, selon Ortega, le travailleur de l’intelligence appartient à une minorité d’élite, cette “aristocratie de l’esprit” intellectuellement et moralement supérieure parce qu’elle exige toujours plus de soi. L’élite est définie par son auto-discipline : si la masse se caractérise par la “spontanéité et (l’)abandon”, l’aristocratie est “discipline et règle”<sup>32</sup>, ce qui signifie “entraînement, émulation, sélection” —des qualités également associées, chez Ortega, à l’éthique du sport<sup>33</sup>.

<sup>27</sup> JOG, “Imperativo de intelectualidad”, 1922, XI, 11-13.

<sup>28</sup> JAPR, “Homenaje y reproche...”, art. cité.

<sup>29</sup> JAPR, “Homenaje y reproche...”, art. cité.

<sup>30</sup> Pour faire de la politique, l’intellectuel doit renoncer à sa féconde solitude, à son “ensimismamiento”, tour d’ivoire si chère à Ortega. José Antonio a lui-même ressenti ce dilemme de l’engagement, et a du renoncer à “su vocación, sus medios normales de vida, la posibilidad de cultivar el espíritu, la posibilidad de vivir fuera del ruido, en ese silencio de donde se sacan las únicas obras fecundas” (“Juicio sobre la dictadura y la necesidad de la revolución nacional”, Discours aux Cortes, 6. VI. 1934).

<sup>31</sup> C’est pourquoi Ortega constate en 1927 que “l’Espagne est le seul pays européen où les intellectuels s’occupent de politique immédiate” (“El poder social”, III, 499).

<sup>32</sup> JOG, *La deshumanización del arte*, 1925, III, 497.

<sup>33</sup> Pour une approche de l’élitisme ortéguien, voir Ignacio Sánchez Cámara, *La teoría de la minoría selecta en el pensamiento de Ortega y Gasset*, Tecnos, Madrid, 1986, 235 p.

Cette définition de l’élite est reprise presque mot pour mot dans les premiers écrits des phalangistes. José Antonio, en particulier, s’y identifie personnellement. Il se rallie au *noblesse oblige* des seigneurs de jadis, qui renonçaient aux “privileges, aux commodités et aux plaisirs, en hommage à une haute idée du service”<sup>34</sup>. Il y oppose le petit bourgeois satisfait de lui-même, qu’il dépeint en s’inspirant du “*señorito satisfecho*” décrit par Ortega dans la *Rebelión de las masas*. Dans ses définitions de l’aristocratie et du “*señorismo*”, on retrouve la tonalité éthique et le critère d’auto-exigence caractéristiques de l’élitisme ortéguien.

La distinction établie par Ortega entre élite et masses n’est cependant pas dénuée d’implications politiques. La minorité est en effet amenée à jouer un rôle “vertébrant” dans la nation, définie comme une “masse humaine organisée et structurée par une minorité d’individus choisis”<sup>35</sup>. Il s’agit d’un habile syllogisme : puisque l’apanage des intellectuels est la discipline, et que la discipline est la caractéristique de l’aristocratie, alors les intellectuels sont une aristocratie. C’est-à-dire, précisément ce qu’il faut à une nation pour exister. Ce rôle politique joué par les minorités, presque à leur insu, découle de leurs caractéristiques éthiques, de leur “exemplarité”, qui invite “les inférieurs à se perfectionner dans le sens des meilleurs”<sup>36</sup>. Les caractères éthiques de l’élite servent donc indirectement un but politique :

“Seule une concentration de toutes les minorités choisies, qui formeraient une légion sacrée et s’élèveraient contre les masses —sans autre arme, bien entendu, que la volonté pure et nue— peut faire de la matière corrompue qu’est notre race un nouveau Pouvoir historique”<sup>37</sup>.

C’est précisément cette implication politique de l’élitisme éthique que vont retenir les phalangistes, comme l’indique le titre d’un chapitre du *Discurso a las juventudes* de Ledesma : “La minorité dirigeante [est] le pouvoir politique dont a besoin l’Espagne”<sup>38</sup>. Onésimo Redondo reformule, dans le même sens, le mécanisme ortéguien de “l’exemplarité-docilité” :

“Il n’existe pas de pays où une minorité n’exerce pas son magistère, minorité qui est en définitive celle qui entraîne la collectivité vers sa grandeur ou vers sa perte. La marque des peuples civilisés est d’être dirigés par une sélection de personnes pourvues d’une culture supérieure et étendue”<sup>39</sup>.

De façon identique, José Antonio juge que “souvent le peuple ignore son propre but [...] ; il a besoin d’yeux clairvoyants et de mains fermes qui le conduisent”<sup>40</sup>. Pour qu’un peuple ne se “dévèbre” pas, poursuit-il, “la masse doit suivre ses chefs comme des prophètes. Cette

<sup>34</sup> JAPR, “Señorismo”, *F.E.*, n°4, 25. I. 1934.

<sup>35</sup> JOG, *España invertebrada*, III, 93.

<sup>36</sup> JOG, *idem*, III, 106.

<sup>37</sup> JOG, “Sobre la vieja política”, 1923, XI, 30.

<sup>38</sup> RLR, “La minoría rectora: el poder político que necesita España”, dans *Discurso a las juventudes de España*, Madrid, Ediciones La Conquista del Estado, 1935, p. 82-84.

<sup>39</sup> OR, “La falta de hombres II”, *Libertad*, n°10, 17. VIII. 1931.

<sup>40</sup> JAPR, *Haz*, n°9, 12. X. 1935.

compénétration de la masse et de ses chefs s'accomplit par un processus semblable à l'amour<sup>41</sup>. José Antonio transfère ainsi au plan irrationnel, sentimental et instinctif de "l'amour", le mécanisme de l'obéissance des masses et de l'exemplarité des élites, qu'Ortega décrivait dans une perspective davantage socio-historique.

Ce sont pourtant les propres termes du philosophe qui invitent à cette lecture irrationaliste et politique de l'élitisme. Ortega assimile l'esprit nobiliaire, décrit comme une éthique "sportive" faite de courage, de désintéressement et d'audace, à l'instinct de la guerre, qui est une manifestation "de ferveur, de très hautes vertus, de génie, d'énergie vitale". Il établit ainsi un lien entre force et spiritualité : "La force des armes n'est pas une force brute, mais une force spirituelle", écrit-il<sup>42</sup>. L'instinct guerrier —ou "sportif"— de l'élite devient alors un principe explicatif, au plan historico-politique, de la formation de l'État :

"Le même génie qui invente un projet suggestif de vie en commun sait toujours forger des troupes exemplaires, qui sont un symbole efficace et une propagande sans pareille de ce programme"<sup>43</sup>.

Ortega passe ainsi du principe de "l'origine sportive de l'État" à "l'interprétation guerrière de l'histoire"<sup>44</sup>, s'appuyant d'une part sur le constat historique de la propension belliciste et conquérante des grandes nations européennes, et d'autre part sur les caractéristiques morales de leurs élites.

Cette assimilation entre éthique aristocratique et esprit guerrier séduit les phalangistes. Ils relisent l'élitisme ortéguien au prisme de l'action, utilisant la notion-pivot d'*héroïsme* —qui devient le mot d'ordre moral. José Antonio prône ainsi "un sens ascétique et militaire de la vie; un amour du service et du sacrifice"<sup>45</sup>. Ledesma proclame : "La *violence*, la rupture, aura dans notre jeunesse, qui réalisera et animera la révolution nationale, un écho profond de *réalisation morale, d'héroïsme, de fermeté et d'entière*"<sup>46</sup>. L'appel à la jeunesse induit un appel aux armes, puisque la violence est un critère de vitalité ; comme chez Onésimo Redondo, qui s'adresse "à la partie saine du peuple jeune"<sup>47</sup>, et préconise l'organisation des jeunes en une "milice civique", inspirée de l'encadrement de la jeunesse pratiquée par les régimes fasciste et nazi. Redondo promeut l'héroïsme militant et le caractère "viril" de ces derniers, qu'il oppose

<sup>41</sup> JAPR, "Reseña del discurso pronunciado en Torrelavega (Santander), en el hotel Bilbao", *La Nación*, 25. VIII. 1933.

<sup>42</sup> JOG, *España invertebrada*, III, 58.

<sup>43</sup> JOG, *idem*, III, 59.

<sup>44</sup> JOG, "El origen deportivo del Estado", 1924, II, 607-623, et "La interpretación bélica de la historia", 1925, II, 525-536. Voir aussi "El genio de la guerra y la guerra alemana", 1916, II, 192-223.

<sup>45</sup> JAPR, "Reseña del discurso pronunciado en Torrelavega (Santander), en el hotel Bilbao", *La Nación*, 25. VIII. 1933.

<sup>46</sup> RLR, *Discurso a las juventudes...*, chapitre "Acción directa", *op. cit.*, p. 81. C'est nous qui soulignons.

<sup>47</sup> OR, "Las publicaciones inhumanas", *Libertad*, n°8, 3. VIII. 1931.

à la "féminité croissante des coutumes politiques" espagnoles<sup>48</sup>. En somme, comme le résume le slogan de la Phalange, "la vie est milice"<sup>49</sup>.

Les appels aux armes, imprégnés des notions irrationalistes de vitalité, d'esprit conquérant et de virilité, sont légion dans les écrits doctrinaires phalangistes. Cette éthique toute martiale explique la dimension nécessairement violente de la stratégie phalangiste de conquête du pouvoir, que Ledesma définit, dans le manifeste *La Conquista del Estado*, comme une méthode d'action directe et révolutionnaire. "La violence ne doit pas nous arrêter", explique encore José Antonio :

"Le premier instrument de communication est certes la dialectique. Mais il n'y a d'autre dialectique qui vaille que celle du poing et du pistolet lorsque la justice ou la Patrie sont offensées"<sup>50</sup>.

Redondo présente le même raisonnement<sup>51</sup>, qui fait de la violence politique non seulement le moyen privilégié de la conquête de l'État, mais aussi une réaction patriotique face à l'agression préalable de la nation par "l'anti-Espagne".

La légitimation de la violence, au moyen d'une esthétisation de l'héroïsme guerrier, culmine naturellement dans un puissant culte de la mort —particularité du phalangisme espagnol vis-à-vis des autres formes de fascisme. La mort est ainsi présentée par José Antonio comme un véritable "acte de service" : "le martyr des nôtres est, parfois, une école de souffrance et de sacrifice"<sup>52</sup>.

Ortega a bien perçu cette soif d'action et ce besoin de valeurs fédératrices dans la jeune génération. En 1933, dans une conférence intitulée "Qué pasa en el mundo"<sup>53</sup>, il constate l'émergence du "juvénilisme" dans la vie publique et culturelle espagnole. La jeunesse, selon lui, est "démoralisée" : pétulante comme toute jeunesse, elle s'est retournée contre toutes les valeurs ; mais elle n'en a pas trouvée de nouvelles. En Espagne, l'État républicain n'a pas su les lui fournir, n'a pas mis à profit son dynamisme, ni montré qu'il "savait commander".

<sup>48</sup> OR, "Otra jornada de liberación", *Libertad*, n°24, 23. XI. 1931.

<sup>49</sup> JAPR, *FE*, n°3, 18. I. 1934.

<sup>50</sup> JAPR, discours de fondation de FE, Teatro de la Comedia, Madrid, 29. X. 1933. "Ce n'est donc pas nous —écrit ailleurs l'auteur— qui avons choisi la violence... Les assassinats, les incendies, les actes de sauvagerie, ne sont pas de notre fait." (JAPR, "Justificación de la violencia", *No Importa*, année I, n°2, 6. VI. 1936.)

<sup>51</sup> Pour Redondo, "l'usage de la violence dans les luttes politiques, à l'initiative d'une faction, donne le droit aux autres de se défendre ou de se protéger afin de maintenir leur liberté politique face à l'agresseur" (OR, "Hacia una nueva política. Justificación de la violencia", *Libertad*, n°28, 21. XII. 1931.) Voir aussi "El monopolio de la violencia", *Libertad*, n°20, 26. X. 1931.

<sup>52</sup> JAPR, *FE*, 1. II. 1934.

<sup>53</sup> JOG "¿Qué pasa en el mundo?, (Observaciones sobre nuestro tiempo)", conférence au Teatro Español de Madrid, 31. V. 1933, reproduite dans *El Madrid de Ortega*, Sociedad Estatal de Conmemoraciones Culturales/ Residencia de Estudiantes, Madrid, 2006, p. 403-414.

L'insolence des jeunes risque donc de se retourner contre l'État. Le penseur baptise ce phénomène la "déconnexion juvénile"<sup>54</sup>. Et il se réjouit que la jeunesse estudiantine espagnole ait su jusqu'à présent "résister à de sollicitations qu'on lui fait avec insistance depuis d'autres camps" —c'est-à-dire depuis les extrêmes, communiste et fasciste, comprend-on sans peine.

L'analyse d'Ortega, qui coïncide avec le phénomène de politisation de la jeunesse pendant le premier *bienio* de la République, vise juste même si elle est un peu trop optimiste. La vision historique conduit le philosophe à prendre la défense de la démocratie libérale, la formule politique la plus humaine et la moins tyrannique essayée jusqu'à présent, car elle accepte en son sein la contradiction, acceptant de "vivre avec" ses minorités. C'est pourquoi "l'Europe a besoin de conserver son libéralisme essentiel. C'est là la condition pour le dépasser"<sup>55</sup>.

Malheureusement, le déroulement postérieur des événements a donné le dernier mot aux phalangistes. C'est la violence politique et l'action directe qui triomphent, au moment où le vieux maître, désabusé, décide de se retirer de l'action politique. Malgré leur héritage intellectuel profondément ortéguien, les jeunes phalangistes n'épargneront pas leurs traits contre Ortega.

Le philosophe, selon les phalangistes, a commis une double erreur : renoncer à l'engagement et persister dans son libéralisme. Ce qui est regrettable, pour Ledesma, "car s'il y a en Espagne un esprit agile, à l'aise et élégant, apte à nous disséquer les phénomènes politiques, c'est bien celui d'Ortega"<sup>56</sup>. Giménez Caballero, dans le long chapitre qu'il consacre à Ortega dans son *Genio de España*, confesse la même admiration pour l'œuvre du philosophe, mais juge qu'elle est timide, voire lâche, car dictée "par la peur de ses conséquences dernières"<sup>57</sup>. Ortega est un intellectuel "orgueilleux, dédaigneux et satanique", bien loin de "l'homme authentiquement supérieur, lorsqu'il prend la forme sans pareille du *Héros*"<sup>58</sup>. On voit comment l'élitisme ortéguien, bien que récupéré dans sa dimension éthique (revue et corrigée au prisme de l'héroïsme), est retourné contre son auteur, qui passe pour un clerc frileux et éloigné du peuple, isolé dans sa tour d'ivoire, lâche et inconséquent.

<sup>54</sup> JOG, "La juventud, desconectada de la República", *El Sol*, 23. VII. 1932, cité par A. Elorza, *op.cit.*, p. 217. Voir aussi la série "Dinámica del tiempo. La Juventud", 1926, III, 465 sq.

<sup>55</sup> JOG, *La rebelión de las masas*, 1930, IV, 206. Il serait évidemment trop long d'exposer ici les complexes raisons de la persistance libérale d'Ortega et sa critique du fascisme italien —qu'A. Elorza résume assez efficacement (*op.cit.*, p. 227 sq).

<sup>56</sup> RLR, "Los intelectuales y la política", art. cité.

<sup>57</sup> D'où le titre, très parlant, de ce chapitre de *Genio de España* : "Los huevos de la urraca (Notas a Ortega)", qui fait allusion à un proverbe cité par Ortega dans *España invertibrada* : "La realidad histórica es a menudo como la urraca de la pampa, que en un lao pega los gritos, y en otro pone los huevos" (III, 89).

<sup>58</sup> EGC, "Autos de FE. Los antifascistas en España", *F. E.*, n° 1, Madrid, 7. XII. 1933, p. 12.

Ledesma l'accuse d'être un "homme politique faible, incapable de reconnaître la force des nouveaux faits politiques"<sup>59</sup> ; il est donc victime de l'anachronisme qu'il croit critiquer : "Dire, comme l'écrit Ortega, que fascisme et communisme sont des voies sans issue — poursuit Ledesma —, revient simplement à vivre le dos tourné aux temps présents, à être totalement aveugle aux valeurs d'aujourd'hui"<sup>60</sup>. S'étant toujours mû dans la sphère de la vieille politique, fût-ce pour la critiquer, il n'a jamais pu s'extraire de ces idées périmées. Sa conception de l'État comme outil au service de l'individu l'a empêché de comprendre "l'inflexible État soviétique", "la musculature de l'État fasciste", et la vision phalangiste d'une unité nationale totalisante<sup>61</sup>. José Antonio souligne à l'identique cette "erreur libérale" qui "lui fait envisager de façon erronée le fait historique du fascisme"<sup>62</sup>.

Ortega est l'"ennemi libéral dont notre fascisme a besoin", résume Giménez Caballero dans un article incendiaire, éloquemment intitulé "Autos de FE"<sup>63</sup>, et signé du pseudonyme de "Grand Inquisiteur". L'auteur y explique que si Ortega s'était rapproché du fascisme, "ç'aurait été la plus grande trahison [qu'il] eût pu se faire à lui-même, à son idéologie tenacement maintenue au cours des ans et des livres, et à sa conduite d'âme libérale et laïque". Ce rôle d'ennemi du fascisme, "Gécé" supplie Ortega de "ne pas l'abandonner, le perdre ou le trahir : qu'en serait il alors de nous ? Quelle victime expiatoire choisirions-nous pour notre saint bûcher ?".

Ortega est enfin condamné en raison de sa conviction européiste, qui le fait passer pour un propagandiste à la solde des ennemis de l'Espagne. Ledesma, qui réclame "le plus implacable examen des influences étrangères dans notre pays et leur extirpation radicale"<sup>64</sup>, ne le lui pardonne pas. Il retrace ainsi sa carrière journalistique, depuis la tribune de *El Sol*, journal "à la coupe anglaise et à la sève germanique" qui spéculait sur des "idéaux étrangers", jusqu'à *Luz*, promoteur de "Lumières" d'un autre siècle, en passant par *Crisol*, dont le nom évoque, pour Ledesma, non pas l'or grec fondu dans le creuset, mais la lumière grasse et mesquine du "crisuelo", de la lampe à huile<sup>65</sup>.

Libéralisme européiste, désengagement anachronique, tels sont les impardonnables défauts d'Ortega aux yeux des phalangistes. C'est comme cet "ennemi libéral" qu'il passera à

<sup>59</sup> RLR, "Los intelectuales y la política", art. cité.

<sup>60</sup> RLR, *La Conquista del Estado*, n°1, 14. III. 1931.

<sup>61</sup> RLR, *La Conquista del Estado*, n°8.

<sup>62</sup> Francisco Bravo, entretien avec Primo de Rivera, dans José Antonio. *El hombre, el jefe, el camarada*, Ediciones Españolas, Madrid, 1940, p. 53.

<sup>63</sup> EGC, "Autos de FE. Los antifascistas en España", *F. E.*, n° 1, Madrid, 7. XII. 1933.

<sup>64</sup> RLR, "Nuestras afirmaciones", *La Conquista del Estado* n°4, 4. IV. 1931.

<sup>65</sup> RLR, "Los detritus de *El Sol*", *La Conquista del Estado* n°5, 11. IV. 1931.



la postérité franquiste, relu par ces ingrats disciples nourris de sa pensée, et qui ont eu besoin, pour affirmer la leur, de tuer le père.

L'héritage d'Ortega chez les phalangistes a ceci d'ambigu qu'il est à la fois revendiqué et décrié, comme l'attestent les hommages des disciples, tantôt avoués, tantôt implicites, au talent rhétorique et stylistique du maître. La notion d'élite —centrale dans la question de l'engagement de l'intellectuel en politique, enjeu majeur de l'époque—, fournit un bon exemple de la transposition de la "cosmovision" ortéguien par les jeunes phalangistes. Plus largement, cet exemple rend compte aussi de la fonction de matrice idéologique et culturelle qu'a le libéralisme dans la pensée phalangiste, et du fonctionnement des outils rhétoriques dans la politisation de la culture au tournant des années trente. La définition ortéguien de la minorité, celle de l'intelligence, de l'effort et du dépassement, fait la part belle à l'éthique aristocratique et sportive. Même si elle sert à Ortega de base pour critiquer les élites de son temps, cette acception essentiellement éthique de l'élitisme rend difficile sa transposition au plan politique, ce qu'illustre le conflit constant, dans ses écrits et sa pratique, entre l'intellectuel et la politique.

C'est ce pas de la philosophie à la politique, que le penseur n'a franchi qu'à demi, que les phalangistes réalisent, profitant du glissement notionnel de l'*éthique de l'aristocratie* vers l'*esthétique de la guerre*. Le dilemme de l'engagement est surmonté par le passage de la raison à l'instinct : l'éloge de l'héroïsme, la légitimation de la violence et le culte de la mort sont le corollaire de cette esthétique de l'action directe, teintée d'irrationalisme et de vitalisme nietzschéen.

Ortega, qui a clairement vu comment des mouvements politiques pouvaient exploiter ce filon du "juvénisme", s'est appliqué à critiquer les fascismes depuis sa conviction libérale, ce que les phalangistes ne lui pardonneront pas. Ils récupèrent alors le concept d'élite pour le retourner contre son auteur : c'est Ortega désormais qui fait partie des "vieux à abattre". Pour n'avoir pas su tirer les conséquences politiques de sa philosophie, pour s'être retiré dans sa tour d'ivoire, c'est Ortega, en fin de compte, qui est accusé de "trahison des clercs"...

## ANNEXES

### ABRÉVIATIONS EMPLOYÉES

JOG : José Ortega y Gasset  
 RLR : Ramiro Ledesma Ramos  
 JAPR : José Antonio Primo de Rivera  
 OR : Onésimo Redondo  
 EGC : Ernesto Giménez Caballero

### CHRONOLOGIE SOMMAIRE, 1931-1936

- 1931 Manifeste de la *Agrupación al Servicio de la República*  
 Ramiro Ledesma fonde *La Conquista del Estado* (publié de mars à octobre 1931)  
 Onésimo Redondo est l'un des co-fondateurs de *Acción Nacional*, la plateforme politique de l'*ACNP* (5 mai)  
 Onésimo Redondo fonde l'hebdomadaire *Libertad* à Valladolid (publié jusqu'en 1935) (18 juin)  
 Onésimo Redondo fonde les *Juntas Castellanas de Actuación Hispanica* (août)  
 Onésimo Redondo et Ramiro Ledesma fondent les *JONS*  
 José Antonio se présente aux élections sur la liste *Los defensores del General Primo de Rivera* (4 octobre) après s'être détaché de la *Union Monárquica Nacional* (avril)  
 Ortega y Gasset réunit ses articles et ses discours aux Cortes dans *La Redención de las provincias y la Decencia Nacional, et Rectificación de la república*
- 1932 Nombreux affrontements entre les Jonsistes et la gauche, notamment après les événements d'Arnedo. Le coup d'État de Sanjurjo sert de prétexte aux autorités pour suspendre la publication de *Libertad* et fermer ses locaux.  
 Ledesma prononce sa conférence « Fascismo frente a marxismo » à l'Ateneo (avril).  
 Ledesma est emprisonné plusieurs fois.  
 Giménez Caballero publie *Genio de España*.  
 Ortega y Gasset appelle à la constitution d'un "grand parti national" et finit par dissoudre l'ASR, se retirant de la politique (décembre). Il publie le recueil d'articles *Goethe desde dentro*.
- 1933 Redondo et Ledesma se rencontrent au Portugal et fondent *El Fascio* (16 mars), qui ne connaîtra qu'un seul numéro.  
 Redondo et Ledesma fondent le mensuel *JONS* (publié d'avril 1933 à août 1934)  
 Fondation de *Falange Española* (29 octobre) suite à une entrevue à San Sebastián entre Ledesma et les dirigeants phalangistes Primo de Rivera, Ruiz de Alda y García Valdecasas, organisée par José María de Areilza  
 Discours inaugural de FE de José Antonio, García Valdecasas et Julio Ruiz de Alda au *Teatro de la Comedia* (2 novembre)  
 Onésimo Redondo fait campagne pour les législatives de novembre mais retire sa candidature au dernier moment.  
 José Antonio est élu député FE pour Cadix aux Cortes (novembre).  
 Onésimo Redondo fonde à Valladolid le *Centro de Estudios Castellanos* (décembre).  
 Fondation du journal *Falange Española* (publié de décembre 1933 à juillet 1934).  
 Ortega y Gasset écrit plusieurs articles de « défense de la République » face à la radicalisation politique du régime, à droite comme à gauche.  
 Ortega y Gasset donne les cours intitulés *En torno a Galileo* et *Meditación de la técnica*.

- 1934 Réédition de *España invertebrada*. Fusion de FE et JONS (février). Meeting d'unification de FE JONS au Teatro Calderón, de Valladolid suivi d'un affrontement avec la gauche (4 mars 1934). Triumvirat de direction de FE JONS jusqu'en 1934 : Ruiz de Alda, Primo de Rivera y Ledesma Ramos. Interdiction de la journée d'action prévue le 2 mai. José Antonio élu chef de FE JONS pour 3 ans (octobre). Premier conseil national du parti.
- 1935 Scission de la FE: départ de Ledesma, Redondo, Sotomayor y Manuel Mateo. Meeting de constitution du SEU (20 janvier 35, *Teatro Hispania de Valladolid*). Meeting de FE au Cine Madrid, 12 000 personnes (19 avril 35). Ledesma publie *Discurso a las juventudes de España* (mai 35) puis *Fascismo en España* (novembre 35). La FE JONS prépare en juin 35 une avancée militaire sur Madrid inspirée de la Marche sur Roma. Ortega y Gasset publie en Angleterre *Historia como sistema*.
- 1936 Meeting au Teatro Calderón (12 janvier). José Antonio prononce son *Discurso de la Revolución española*. Appel à un "Frente nacional". Échec des candidatures phalangistes de José Antonio et Onésimo Redondo aux législatives (février). La tentative d'assassinat de Jiménez de Asúa par le SEU provoque l'illégalisation de la Falange, l'emprisonnement de José Antonio, Onésimo Redondo et d'autres responsables phalangistes (11 mars). Unification des partis de droite dans le « Movimiento » (19 avril). Mort de Ledesma Ramos, fusillé près de Madrid (29 octobre). Mort de José Antonio à la *Cárcel Modelo* de Madrid (20 novembre). Mort d'Onésimo Redondo dans une embuscade après s'être évadé de prison (24 juillet).

## SOURCES

### Sources imprimées

- BEDOYA, Javier M. de, *Siete años de lucha, una trayectoria política*, Artes Gráficas Afrodísio Aguado, Valladolid, 1939, 184 p.
- BRAVO MARTÍNEZ, FRANCISCO, *Historia de la Falange española de las J.O.N.S.*, Editora Nacional, Madrid, 1940, 214 p.
- DÁVILA, Sancho, *Hacia la historia de la Falange, primera contribución de Sevilla*, [s.n.], [Jerez], 1938, 143 p.
- GIMÉNEZ CABALLERO, Ernesto (1899-1988), *Camisa azul y boina colorada*, Combatientes (Talleres gráf. de E. Giménez), [Madrid], 1939, 48-[2] p.
- JUSTO, Esteban, & TRILLO, Edelmiro, *Las Flechas de mi haz: Falange en las prisiones del Madrid rojo. 1 & 2*, prólogo de José María Alfaro, Sáenz de Jubera, Madrid, 1940, 216 p & 196 p.
- La Falange conmemora a los mártires de la tradición*, [s.n.] (Imp. F.E.), Sevilla, 1938, 38 p.
- La Falange y el combatiente*, (Delegación nacional de prensa y propaganda de Falange española tradicionalista y de las J.O.N.S.), Editora nacional, Bilbao, 1938, 90 p.
- LEDESMA RAMOS, Ramiro, *¿Fascismo en España? Sus orígenes, su desarrollo, sus hombres*, (première publication sous le pseudonyme de *Roberto Lanzas*), Ediciones de La Conquista del Estado, Madrid, 1935, 226 p.
- LEDESMA RAMOS, Ramiro, *Discurso a las juventudes de España*, Ediciones de La Conquista del Estado, Madrid, 1935, 222 p.

- LEDESMA RAMOS, Ramiro, *Obras completas*, Nueva República, Molins de Rei, 2004, 4 vols; 382 p., 253 p., 477 p., 526 p.
- ORTEGA Y GASSET, José, *Obras Completas*, Revista de Occidente/ Alianza Editorial, Madrid, 1983, 12 vols.
- PRIMO DE RIVERA, José Antonio, *El Pensamiento de José Antonio*, (ed. de Agustín del Río Cisneros), Instituto de Estudios Políticos, Madrid, 1976 (disponibles sur <http://www.rumbos.net/ocja/>).
- PRIMO DE RIVERA, José Antonio, *El Pensamiento fundamental de José Antonio* (ed. de Pedro Fariás García), Acervo, Barcelone, 1977, 237 p.
- PRIMO DE RIVERA, *Obras* (ed. de Agustín del Río Cisneros), Delegación nacional de la Sección femenina del movimiento, Madrid, 1974, XXVII-1153 p.
- REDONDO, Onésimo, *El Estado Nacional*, Ediciones Libertad, Valladolid, 1938
- REDONDO, Onésimo, *Obras Completas*, Publicaciones Españolas, Madrid, vol. I, 1954, 489 p.; vol. II, 1955, 601 p.
- REDONDO, Onésimo, *Protocolos de los Sabios de Sión*, Ediciones Libertad, Valladolid, 1932.
- REDONDO, Onésimo, *Textos políticos*, Doncel, Madrid, 1975, 326 p.
- YZURDIAGA LORCA, Fermín, *Discurso al silencio y voz de la falange, por Fermín Yzardiaga Lorca, pronunciado en Vigo, Diciembre, 1937*, 4<sup>e</sup> ed., [Editorial Jerarquía, Falange española tradicionalista y de las JONS, Delegación Nacional de Prensa y propaganda], [Madrid], 1937, 48 p.

### Périodiques

- La Conquista del Estado*, fondé par Ramiro Ledesma Ramos, publié de mars à octobre 1931
- La Gaceta Literaria*
- Revista de Occidente*
- Fe*, publié de décembre 1933 à juillet 1934
- El Fascio*, Año 1, n°1 (16. III. 1933), Madrid
- Haz*, primera época (1935-1936), Sindicato Español Universitario, Madrid
- Libertad*, fondé par Onésimo Redondo, publié de 1931 à 1935, Valladolid

### BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

- ABELLÁN, José Luis, *Historia Crítica del Pensamiento español, vol. V (III). La crisis contemporánea. III. C) De la Gran Guerra a la guerra civil española (1914-1939)*, Espasa-Calpe, Madrid, 1991.
- ALVAREZ PUGA, Eduardo, *Historia de la Falange*, Dopesa, Barcelone, 1969, 221 p.
- ARCE, Carlos de, *José Antonio : biografía*, Ate, Barcelona, 1983, 365 p.
- AREILZA, José M<sup>a</sup> de, *Así los he visto*, Planeta, Barcelone, 1975, 318 p.
- ARGAYA, Miguel, *Entre lo espontáneo y lo difícil (apuntes para una revisión de lo ético en el pensamiento de José Antonio Primo de Rivera)*, Tarfe, Oviedo, 1996, 139 p.
- BASTIDA, Xacobe, "La búsqueda del grial. La teoría de la nación en Ortega", *Revista de Estudios Políticos (nueva época)*, n°96, 1997, p. 43-76.
- BORRÁS, Tomás, *Ramiro Ledesma Ramos*, Editora Nacional, Madrid, 1971, 791 p.
- CARBAJOSA, Mónica, *La corte literaria de José Antonio, la primera generación cultural de la Falange*, Crítica, Barcelone, 2003, XXVII-368 p.
- CHUECA, Ricardo, "Las juventudes falangistas", *Studia Historica*, vol. IV, n°4, 1987, p. 87-104.
- ELLWOOD, Sheelagh, *Prietas las filas, historia de la Falange española, 1933-1983*, pról. de Paul Preston, Barcelone, Crítica, 1984, 294 p.
- Escritos sobre Ramiro Ledesma Ramos*, Ediciones Nueva República / CC -LCDE, Barcelone, 2005, 200 p.

- GALLEGO MARGALEFF, Fernando José, *Ramiro Ledesma Ramos y el fascismo español*, Síntesis, Madrid, 2005, 431 p.
- GIBSON, Ian, *En busca de José Antonio*, Planeta, Barcelone, 1988, 316 p.
- GIL PECHARROMÁN, JULIO, *José Antonio Primo de Rivera, retrato de un visionario*, Temas de hoy, Madrid, 1996, 557 p.
- GONZÁLEZ CUEVAS, Pedro Carlos, "Ledesma Ramos y el Fascismo", *Razón Española*, nº 80, nov.- dic. 1996, p. 261 – 298.
- HERNÁNDEZ SANDOICA, María Elena, "Modernidad y política en la crisis europea de los años 30 : el caso alemán", in Wickham C., Kamen, H., & Hernández Sandoica, E. (dirs.), *Las crisis en la historia*, Publicaciones Universidad de Salamanca, Salamanca, 1995, p. 145-160.
- IMATZ, Arnaud, *José Antonio et la phalange espagnole*, Albatros, Paris, 1981, 620 p.
- JEREZ RIESCO José Luis (comp.), *La Falange del silencio, escritos, discursos y declaraciones del II Jefe Nacional de la Falange*, (Fe y acción. Fascículo doctrinal ; 2), Ediciones Barbarroja, Madrid, 1999, 301 p.
- JEREZ RIESCO, José Luis, "Ramiro Ledesma Ramos y el fascismo", en *La Falange partido Fascista*, Baus, Barcelone, 1977, 121 p.
- MAINER José Carlos (ed.), *Falange y literatura*, Labor, Barcelone, 1971, 300 p.
- MILZA, Pierre & MATARD-BONUCCI, Marie-Anne (dirs.), *L'Homme nouveau dans l'Europe fasciste (1922-1945)*, Fayard, Paris, 2004
- MINGUEZ GOYANES, José Luis, *Onésimo Redondo (1905 -1936), precursor sindicalista*, Editorial San Martín, Madrid, 1990, 207 p.
- MONTERO DÍAZ, Santiago, *Ramiro Ledesma Ramos*. Estudio-prólogo publicado por primera vez en el libro *Escritos filosóficos*, Imprenta M. Minuesa de los Ríos, Madrid, 1941.
- NORLING, Erik, *Las JONS revolucionarias, Compañeros de Ramiro Ledesma Ramos, los otros jonsistas. Semblanzas y textos*, Ediciones Nueva República, Barcelone, 2002, 252 p.
- PAYNE, Stanley G., *Franco y José Antonio, el extraño caso del fascismo español, historia de la Falange y del Movimiento nacional (1923-1977)*, Planeta, Barcelone, 1997, 712 p.
- PAYNE, Stanley G., *Phalange, histoire du fascisme espagnol*, Ruedo Ibérico, Paris, 1965, XV-256 p.
- PENELLA, Manuel, *La Falange teórica*, Planeta, Barcelone, 2006, 465 p.
- RODRÍGUEZ JIMÉNEZ, José Luis, *Historia de Falange Española de las JONS*, Alianza, Madrid, 2000, 552 p.
- RUDEL, Christian, *La Phalange, histoire du fascisme en Espagne*, Spéciale, [Paris], 1972, 319 p.
- SÁNCHEZ DIANA, José María, *Ramiro Ledesma Ramos, biografía política*, Editora Nacional, Madrid, 1975, 352 p.
- SANDERS, Alain, *Arriba España !*, Godefroy de Bouillon, Paris, 1997, 176 p.
- SAZ CAMPOS, Ismael (1952-....), *España contra España, los nacionalismos franquistas*, Marcial Pons, Madrid, 2003, 441 p.
- SIMANCAS TEJEDOR, Moisés, « La recepción de José Ortega y Gasset en el pensamiento de José Antonio Primo de Rivera », in Gonzalo Capellán de Miguel & Xavier Agenjo Bullón (eds), *Hacia un nuevo inventario de la ciencia española. IV Jornadas de Hispanismo Filosófico*, Asociación de Hispanismo Filosófico / Sociedad Menéndez Pelayo, Santander, 2000, p. 335-355.